

Freud, série B Jacques Tourneur

Robert Daudelin

Numéro 168, septembre 2014

Spectres et fantômes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72522ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daudelin, R. (2014). Freud, série B : Jacques Tourneur. *24 images*, (168), 32–32.

Freud, série B

JACQUES TOURNEUR

par Robert Daudelin

LES ONGLES DE LA JEUNE FEMME DÉCHIRENT LE COUSSIN DU DIVAN ; LES TAMBOURS DU VAUDOU TROUBLENT le silence de la nuit ; une panthère cherche son chemin dans la ville... Les films que tourne Jacques Tourneur en quelques mois des années 1942-43 sont hantés. Ce qu'on voit à l'écran, baigné dans un noir et blanc où le noir toujours domine, n'est jamais que la version superficielle de ce que vivent les personnages : toujours le Mal, souvent la Mort, sont embusqués, guettant leurs proies. Le surnaturel est la règle ; le hors champ, le lieu principal.

Au moment où il tourne *Cat People* (1942), *I Walked with a Zombie* (1943) et *The Leopard Man* (1943), Tourneur est sous contrat avec la RKO qui fait face à des problèmes financiers majeurs suite à la production trop coûteuse du *Citizen Kane* d'Orson Welles. Les cinéastes maison sont mobilisés pour tourner des films de genre, à budget très réduit (150 000 \$), pour lesquels on peut toujours compter sur un public fidèle. À Tourneur échoit la tâche de mettre en scène à vive allure quelques « horror pictures ». Il s'en charge avec un professionnalisme exceptionnel, gratifiant même ces « petits films » de qualités artistiques auxquelles ses patrons ne s'attendaient sûrement pas.

The Cat People s'ouvre sur une citation attribuée au personnage du psychiatre qui traverse le récit ; on y parle de « péché ancien », de « dépressions » et de « conscience du monde ». La citation serait, semble-t-il, tirée d'un texte de Freud. Quoi qu'il en soit, ce qui est clair d'entrée de jeu, c'est la volonté du cinéaste de situer son propos au niveau de l'inconscient – plus précisément, sur le terrain du Mal. Pour ce faire, et compte tenu des moyens limités à sa disposition, Tourneur fait le choix de l'économie, de la suggestion : pas de transformation spectaculaire de son héroïne, pas de scènes d'épouvante, pas de sang. La présence du Mal, du surnaturel pourrait-on dire, est essentiellement traduite par les éclairages du studio et par l'usage imaginatif de la bande sonore. La peur n'en est pas moins au rendez-vous : ces noirs trop noirs, ces ombres trop lourdes sont beaucoup plus terrifiants que tout ce qu'on pourrait nous montrer. Quant à cette panthère qu'on sait habiter la jeune femme, ses pleurs (pas vraiment des hurlements) suffisent à nous convaincre de sa redoutable présence – encore que le peignoir déchiré abandonné au bord de la piscine et le coussin du divan éventré par les ongles de Simone Simon nous ont déjà convaincus que cette femme était bien possédée par une bête sauvage.



I WALKED WITH A ZOMBIE (1943)

The Leopard Man, bien qu'il fasse appel au même félin pour incarner le Mal, est beaucoup moins ambitieux. Servi par des acteurs très quelconques, ce scénario banal, s'il bénéficie à nouveau de la grande maîtrise de Tourneur et de ses collaborateurs au chapitre des éclairages (le plan initial opposant savamment ombre et lumière), se laisse trop facilement deviner et sa part de mystère, de surnaturel, est limitée. Par contre la capacité de suggérer sans montrer, typique du cinéaste, est encore ici remarquable : la scène du meurtre de la petite Mexicaine

– le sang passant sous la porte et se glissant dans les interstices du plancher de bois – est exemplaire de cette retenue capable, mieux que toute image gore, de suggérer l'horreur, la présence du Mal. Et à nouveau le son est un élément déterminant du climat angoissant qui s'installe : le souffle du vent et le bruissement des plantes séchées qui roulent attisent la peur, alors que le bruit lancinant des castagnettes possède une réelle charge érotique.

Mais c'est, de loin, *I Walked with a Zombie* qui illustre le mieux, et pourtant avec une rare discrétion l'approche et la manière de Tourneur. À nouveau l'opposition science-para science¹ est la clé de voûte de cette histoire de morte-vivante que seul le vaudou peut rendre à son état définitif de morte. *I Walked with a Zombie* possède une sorte de poésie surréaliste – même l'amour fou y est discrètement convié – qui lui confère un charme incomparable. Ce film pourtant si simple, dans sa construction, comme dans son écriture, confronte science (mais la médecine est-elle une science?) et croyances populaires dans un discours beaucoup moins simpliste qu'on pourrait l'imaginer à première vue.

Point besoin de croire aux fantômes pour apprécier la trilogie de Tourneur : il suffit de suivre le regard du cinéaste, son oreille aussi qui entend tout ce que veut bien nous révéler le hors champ, y compris la voix des morts... 🍀

1. Tourneur faisait remarquer que « la véritable minorité sur cette terre est celle des vivants ». En 1966, il écrit le scénario de « Whispering in Distant Chambers », qui a des allures de guerre techno-médiannique entre les vivants et les morts. Personne n'en a voulu...